

L'entretien d'alliance

Guy LAFON

Les intervenants qui m'ont précédé ont préparé ce que je me proposais de vous dire. Aussi ne manquerai-je pas de faire des emprunts à ce qu'ils ont dit.

Je voudrais commencer par formuler la question qui occupera toute mon intervention. Je vous invite à entendre tout ce que je vais dire comme une amplification de cette question en même temps qu'une réponse progressivement apportée à cette même question. Mais quelle est cette question ? Je la formule dans les termes suivants : qu'est ce qui nous arrive donc à nous autres, nous autres qui sommes là, qui sommes spécialistes de telle ou telle discipline mais aussi, par un autre côté, qui sommes d'honnêtes gens comme on eût dit au XVII^e siècle. Qu'est-ce qui nous est arrivé à nous qui avons à penser les situations qui ont été évoquées précédemment ? Oui, qu'est-ce qui nous est arrivé à nous qui devons en porter le poids ? Vous le savez, c'est le sens de ce verbe « penser » dans notre langue. Quelle charge nous est imposée d'avoir à penser ces situations d'extrême désalliance, comme on le disait pour ce matin ! C'est cette charge que je voudrais nous rendre sensible.

Dans un premier temps, je propose que nous soyons un peu plus au clair, sur deux questions internes à la grande question que je viens de poser. Au fond, qui résiste, qui est-ce qui résiste et, d'autre part, à qui ou à quoi résiste-t-on ?

La réponse et le développement qu'on peut apporter à ces questions ont été donnés par ceux qui ont parlé avant moi. Ainsi, je rejoins sans réserve ce que Alain Parrau a dit quand il déclarait : « le sujet n'est pas une substance mais un rapport entre un pouvoir et la résistance par ce pouvoir ». Le sujet n'est pas déjà là. D'une certaine manière, Alice Cherki formulait une pensée analogue, quand elle nous proposait de définir le sujet comme un parcours qui commence avec celui qui n'a pas la parole et qui se poursuit jusqu'à l'acceptation non mortifère de n'être qu'un mortel. Ces deux approches du sujet ont l'avantage de nous faire apparaître que le sujet est une opération, un événement qui arrive ou qui n'arrive pas. Il est inséparable de l'expérience que nous en faisons.

Rappelez-vous aussi, la distinction qui avait été faite entre le génocide comme événement et la déportation comme expérience. C'est dans l'expérience de la Déportation qu'une méditation sur le sujet a pu avoir lieu. On ne peut entendre le sujet que comme une opération qui se produit du fait qu'il y a entre nous, dans la société que nous formons, l'insistance, tantôt calme tantôt paisible, le plus souvent violente, agressive, d'une opération. Celle-ci fait en sorte que tout se passe comme si nous devions être liés. Grande équivoque de ce mot ! Le lien, c'est la chaîne. Le lien, c'est aussi l'alliance. C'est cette opération de liance, de liaison qui est notre affaire d'humanité. Nous avons à faire avec.

Faisons un pas de plus. Ce que je vous propose d'appeler l'énigme de l'humain, c'est que cet événement de liaison non seulement puisse tourner mal, mais tourne mal de fait, et que, d'une certaine façon, cet événement ait toujours déjà tourné mal quand nous y arrivons. Les deux situations qui ont été évoquées précédemment, la déportation et la colonisation, ont le redoutable privilège de nous présenter cette dérive terrible dans une sorte d'incandescence, de pureté. Mais déjà ça tourne toujours mal, ça a toujours déjà tourné mal lorsque *l'infans*, celui qui est en passe de devenir quelqu'un, un sujet, rencontre des difficultés. L'énigme de l'humain, c'est que son avènement semble passer toujours, inévitablement, par sa destruction. C'est que pour reprendre le mot de Bergson, tout se passe comme si quelque chose se faisait à travers quelque chose qui se défait. Si tout se défaisait paisiblement ! Mais non, tout se défait dans la violence.

Allons plus loin. Face à cet état de fait, à cet état d'histoire, nous sommes exposés à entrer dans une impasse. Je formule celle-ci brièvement, au risque de la caricaturer. C'est l'impasse du volontarisme. Au fond, si tout va si mal, c'est parce que manque une certaine conversion de la volonté, quelque sens que l'on donne à ce mot de conversion. Changeons, et tout ira mieux. Nous pouvons *vouloir* que cela aille mieux. Par des tactiques, voire des stratégies, faisons en sorte que les uns et les autres veuillent que cela tourne au bien et non pas au mal.

Je dis que c'est une impasse car nous avons l'expérience, non seulement dans la vie privée mais dans la vie publique, de ce que

recèlent ces décrets de volonté de puissance. Un tel appel à la volonté, c'est un appel à ce que ne soient finalement forts que ceux qui en ont la puissance. On a tout à l'heure évoqué la situation des sans-paroles dans les camps, de ceux qu'on définit comme un déchet. Pour mesurer ce qu'il y a d'aristocratique dans cette volonté, j'ajouterai, pour faire bonne la mesure, que, s'il y a une impasse du volontarisme, elle est aussi marquée par la déception à laquelle il nous conduit lorsque nous constatons que, malgré toute notre volonté, ça n'a pas marché, que nous n'avons pas réussi.

Si nous allons plus loin encore, nous pourrions nous dire que nous sommes dans une situation que je qualifie comme une situation d'*entretien*. J'aime assez ce mot. Pourquoi ? Parce que, dans notre langue, ce mot signifie ce qui a été célébré tout à l'heure à l'ouverture de notre décennie, c'est-à-dire la conversation mais aussi ce qui permet de vivre. L'entretien, c'est aussi la maintenance, à commencer par les maintenances bioalimentaires. Puisqu'on m'a présenté tout à l'heure comme théologien (et je ne renie pas ce titre), je sais bien qu'il est écrit quelque part « *Au principe était la parole* ». Or, nous savons bien que, génétiquement parlant, ce n'est pas vrai, au principe, en effet, il y a la vie, l'élan vital. Mais viennent des moments où, comme l'évoquait Alain, nous n'avons plus que cet attachement à la vie pour signifier que nous pensons, que nous sommes en entretien avec d'autres. J'ai été très impressionné par le développement qu'il a fait sur ce point. L'acharnement à vivre devient, disait-il, une revendication presque biologique d'appartenance à l'espèce humaine. Et Alice commençait sa communication par nous rappeler que nous ne pouvons pas négliger le biologique, tout ce qui a à voir avec le corps. Or, la voie à suivre passe peut-être par la reconnaissance de cette situation et, plus précisément encore, par le refus de son déni. Je ne peux que la faire mienne la belle définition du déni qui a été donnée tout à l'heure : « ce qui a eu lieu n'a pas eu lieu. » Phrase très simple. C'est une telle pensée qui est l'armature de l'odieuse pensée négationniste. Mais c'est aussi elle qui est à l'œuvre en chacun de nous. Nous tous sommes capables de dénier. Tout se passe comme si nous disions : je ne veux pas, ça n'est pas possible qu'ait eu lieu ce qui a eu lieu. Aussi, face à ce déni, pour l'interdire, il n'y a plus qu'à reconnaître la situation d'alliance et y croire, à croire que c'est elle que nous avons brisée et que nous nous refusons à le

reconnaître. Rappelons que, dans notre tradition, très travaillée par le latin, l'alliance et la foi ont même racine *fædus* et *fides* vont ensemble. Or, une alliance ou une situation de liaison n'est pas une donnée. C'est un mouvement auquel on se livre, auquel on croit, mais qu'on peut toujours dénoncer comme imaginaire. Je terminerai cette intervention en nous invitant à peser le sens de certains mots que nous employons et qui peut-être ne nous aident pas à sortir de l'embarras où nous sommes. Ainsi, très souvent, nous disons : l'impossible ou l'impensable a eu lieu. Or, sans nous en rendre compte, en utilisant ce langage, nous opposons comme nous le rappelait jadis Bergson, le possible au réel. S'il y a eu une force novatrice dans la pensée de Bergson c'est qu'à l'opposition du possible et du réel, il substituait celle du virtuel et de l'actuel. Le possible pas plus que l'impossible n'existe. Mais il y a une virtualité c'est-à-dire une force, je n'ose pas dire une vertu (encore que ce mot soit la même racine), une force qui attend, qui est en souffrance si je puis dire, et qui est prête à être actualisée.

Mais, s'exprimer ainsi, c'est encore parler de l'humain en quelque sorte, objectivement comme si on était en face de lui. Aussi voudrais-je tout à fait terminer en donnant une autre version de cette opposition entre le virtuel et l'actuel. Je vous propose donc plutôt d'entendre l'humain comme ce qui est, ce qui a toujours été pensé à l'optatif, non pas à l'indicatif, en genèse, souhaitée, en avènement. L'humain, c'est ce qui est désiré. Ne soyez pas étonnés si l'humain, c'est aussi ce qui laisse à désirer.

Ce document a été reproduit grâce à l'aimable autorisation du
Centre Culturel International Cerisy, F -50210 CERISY LA SALLE, France,
www.ccic-cerisy.asso.fr
et des
Presses universitaires de Namur, 61 rue de Bruxelles, 5000 Namur, Belgique
(pun@fundp.ac.be / www.pun.be).